

INSOMNIES

Quand Gil entre dans la chambre la première chose qu'elle voit c'est le lit. Un lit étroit, rigide et blanc.

Elle lui jette un regard de haine.

Elle aimerait que le lit s'envole par la fenêtre ouverte, mais le lit n'est pas un vaisseau spatial. Le sommeil est là. Il va, il vient dans la chambre, impossible d'oublier sa présence : la pénombre lui octroie un profil dur, coupant, chargé d'électricité. Il nargue Gil. Jamais, jamais, jamais il n'entrera dans le lit. Tous les soirs c'est ainsi.

Gil soupire. Elle entre dans les draps après avoir jeté ses vêtements au hasard. Elle savoure le plaisir d'être nue dans le noir. Elle essaye de ne penser à rien. Mais le sommeil, qui est nyctalope, bondit de tous côtés : il se tapit derrière le fauteuil, il se faufile ensuite près de l'armoire et maintenant le voilà entortillé dans les rideaux. Où qu'il soit Gil le voit.

Sommeil ! Viens, je t'en prie ! Je me laisserai bercer par toi et tout ira bien, se dit Gil en fermant les yeux. Hélas, le sommeil est sourd. Il n'entend pas les prières de l'esprit. Peut être se bouche-t-il les oreilles ? Gil finit par l'oublier grâce à la fraîcheur des draps. Elle pense à ceci, à cela... Elle lui échappe enfin... Alors, que fait-il ? Il s'approche traîtreusement du lit. Il dispense sur le corps de Gil quelques caresses immatérielles, quelques passes magnétiques dont il a le secret. Aussitôt, la nuit devient rose. De superbes nénuphars reposent sur une moire liquide qui n'est ni verte ni bleue, mais transparente comme la paix des sens, Le silence est somptueux. Il ressemble à quelque musique jamais écrite et la sueur du corps devient une rosée de rêve.

C'est un instant féérique. Un instant béni par ce poète portugais dont Gil ne retrouve pas le nom. Qu'importe ? L'intelligence s'en va. Elle n'est plus ce phare vigilant qui met un nom sur chacun, la voici transformée en veilleuse et cette veilleuse est sur le point de s'éteindre. Les molles langueurs d'une mort par contumace s'annoncent, elles vont être dispensées une à une... elles le sont...

Basta ! Ce n'était qu'une ruse ! Le sommeil qui se présentait béatement comme un puits noir ne veut plus être puits ! La chute s'interrompt tout à coup avec une violence féroce et le corps alangui de Gril se rétracte ! il remonte ! il remonte ! Les voix de la nuit parlent toutes à la fois ! Entendez-les ! Elles nomment la mort de cent façons différentes ! Une vraie cacophonie ! Maintenant elles établissent en chœur la liste du cortège : maladies, agonies, accidents, tremblements de terre...

Le sommeil est là, assis sur l'oreiller. Il ricane. Faut-il lui tendre les bras ? L'implorer ? Ou lui laisser entendre qu'on se fiche de lui ?

Gril choisit de se moquer du sommeil. C'est son droit. La nuit n'est-elle pas un temps magique, après tout ? Un temps qui ne nous est pas compté dans le Grand Livre ?

Il faut profiter de la nuit. Elle est là comme une perspective gratuite. Tout est

permis. Les rêves éveillés, dont nous sommes les maîtres absolus, ont un pouvoir illimité. Il suffit d'y croire, et hop ! se dit et se répète Gil passablement énervée. Ils vont éclore dans l'étrange lumière de l'imagination pure. Abracadabra ! Mais quel rêve choisir ? Il y en a tant. Il y a ceux qui ressemblent à des feuilletons à suivre dans la Presse du Cœur. Gil en est parfois l'héroïne un peu floue. Très embellie. L'amour lui est enfin dû par droit sacré et ses robes sont alors très belles et très chères.

Mais ces images narcissiques déplaisent au nyctalope ! Quelques ricanements ont vite fait de les aplatir sur les murs comme d'immondes insectes !

D'autres rêves, alors ? Un vrai roman ? L'histoire d'une femme pilote survolant un désert de sable très blond ? découvrant un minuscule oasis rend où seraient cachés des espions slaves ? Gil ne se sent pas l'envie d'aller plus loin dans l'ineptie. Elle saisit l'interrupteur et clac ! la chambre toute entière s'offre à son regard vacillant. La lampe de chevet brille avec insolence et le livre, avec son signet en plein cœur, apparaît. C'est un pavé de papier massicoté, un pavé de mots inoffensifs emprunté à la Bibliothèque. Elle l'a choisi avec soin. Il fait partie de ce qu'elle appelle " les livres d'oreiller ". La couverture brillante s'orne de couleurs criardes qui rassurent l'esprit. A côté du pavé se dresse la masse noire du transistor, avec ses boutons ronds et sa tige d'acier tendue vers les sens cachés que l'air transporte en secret.

Gil contemple avec perplexité la panoplie de ses insomnies. Elle croit au pouvoir stupéfiant de la bêtise (la sienne et celle des autres) mais faut-il gâcher ce temps magique qui ne vous est pas compté dans le Grand Livre ? Hélas... Elle sait que si son esprit renoue avec le fil scintillant de l'existence la nuit sera blanche. Rien ne l'effraie davantage qu'une nuit blanche.

Elle se lève. Elle va au lavabo. Elle boit un grand verre d'eau tiédasse. Elle se gratte la tête. Elle s'approche de la fenêtre. Elle observe l'arbre épais, très noir, où se faufile un peu de lumière venue d'un lampadaire éloigné. Elle est nue, mais elle ne se soucie pas d'être vue car elle est seule à ne pas dormir, elle le sait. Derrière l'arbre il n'y a que des fenêtres closes. Le monde est mort.

Elle hausse les épaules et regagne le lit. Elle étale le drap sur son corps, elle malaxe l'oreiller jusqu'à ce que sa nuque trouve enfin le creux idéal. Ensuite, elle fixe le plafond. Découvre un fil léger, floconneux, accroché au lustre. Faut-il s'inquiéter d'une araignée à deux heures du matin ? Faut-il descendre au rez-de-chaussée pour chercher un balai ? La réponse est non.

Elle éteint la lampe. Savoure en pensée cette fraîcheur humide là-bas, dans le cadre de la fenêtre. Les branches noires semblent figées dans le travail rassurant de la sève. Tout est simple. La vie poursuit son cours. La mort est oubliée.

La mort s'en est allée ailleurs. Là où elle est attendue. Elle va se consacrer à ceux qui lui tendent les bras : les malades et les gens très vieux. C'est ainsi que les choses se

passent, le reste n'est que tourment imaginaire. Il faut penser à la vie à la vie à la vie. Il y a tant de choses qui... Mais quoi ? Gil vient de sentir un coup sourd, là, sous ses côtes, et c'est justement à propos de la vie. Il y a ce tourment sans nom qui ressuscite soudain, qui cogne, qui cogne. Il est là au plus profond de ses entrailles comme un poison mortel.

Gil décide de l'ignorer purement et simplement, mais va te faire fiche ! Sa présence se manifeste comme une décharge électrique. Tout se détraque. La vie, ou ce qu'on sait de la vie, perd ses couleurs. La vie se montre telle qu'elle est : noire, visqueuse, et j'en oublie. S'il n'eût été si rétif le sommeil eût pu, tel un serpent fascinateur, endormir ce foutu chagrin. L'avalier, qui sait ? Le digérer, lui donner forme. Le transcrire en quelque film surréaliste où Gil aurait nagé dans une eau verdâtre en compagnie d'un personnage sans nom. Le tourment deviendrait alors un crypto-tourment, et le temps passé à le décrypter atténuerait peut-être la violence de ces coups de poignard en plein cœur... Mais on ne peut rien attendre de ce foutu sommeil de merde. La nuit s'annonce maintenant aussi lumineuse qu'un matin de juillet, elle dispense plus de clarté dans le cœur de Gil que ne le ferait le soleil à son zénith. Et dans ce noir très noir qui occupe la chambre, le tourment règne en maître absolu. Il ne bouge pas. Il se tait, bien sûr. Mais pour Gil c'est beaucoup plus effrayant qu'un face à face avec l'objet du tourment. Dieu sait pourquoi, elle se sent coupable. Elle sue.

La mort serait peut-être une aurore, se dit-elle en tremblant. Elle ne peut plus supporter l'obscurité. Elle saisit l'interrupteur comme en s'accroche à une bouée de sauvetage, et la lampe, sous sa coiffe translucide, efface aussitôt le tourment. Gil s'empare alors du livre, elle le cale contre l'oreiller, l'ouvre là où se tient le signet et se met à lire sans bien savoir ce qu'elle fait, Les mots imprimés sillonnent la page comme des traînées grises.

Gil met ses lunettes et les mots font le salut militaire, ils défilent au pas cadencé. Il faut leur courir après. Ce n'est pas évident car ils vont vite. On les perd en chemin, on doit revenir en arrière pour récupérer les traînards. Une histoire surgit petit à petit, mais qui est qui ? L'affaire est compliquée. Trop de gens se battent sur ce papier glacé, trop de gens se convoitent et maintenant (non de Dieu) voici un viol ! La fille est battue à coups de poing, à coups de semelles, dans une cage d'escalier où résonne son supplice. Ils sont trois, ils la tringlent, elle est morte, ou presque morte. Les mots affluent, affluent, sang, sperme, tissus déchirés, chaussures perdues, coït, blousons cloutés, cheveux oranges, cheveux bleus, brûlures de cigarettes, salope, enculé de mes deux. Gil ferme le livre.

Elle pousse un bref gémissement. Elle baille. C'est tant pis pour moi ! Quand on n'accepte "que" des polars sur sa table de chevet il faut prendre son parti de toutes ces horreurs. C'est la vie... Ou plutôt c'est un dépaysement parce que dans la vie ordinaire... alors ne te plains pas... Mais tout de même !... Elle ne sait plus où elle en est. De toute façon un viol est un acte immonde, et il y a des milliers de gens qui lisent pour leur

plaisir des trucs comme ça.

Elle va éteindre la lampe. Oui, c'est ça. Elle va se réfugier au creux de son petit oreiller et elle va essayer d'oublier ces horreurs qui, décide-t-elle, n'existent que dans les polars.

Elle va se parler dans sa tête. Gentiment. Elle va chercher, par exemple, un beau petit souvenir joyeux et le cajoler jusqu'à ce que le sommeil... Mais elle n'éteint pas la lampe.

Elle considère sévèrement la toile d'araignée accrochée au lustre rond, là-haut. Elle se lève. Elle s'empare de sa pantoufle. Elle tire une chaise sous le lustre, grimpe sur la chaise, essaye d'atteindre ce fil arachnéen. Floconneux, brunâtre, il oscille. Mais il semble être intimement accroché à la porcelaine blanche. Gil se dresse sur la pointe des pieds, elle souffle de toutes ses forces. Pour elle c'est une affaire de vie ou de mort. Le fil obéit. Il se soulève un peu puis retombe à la verticale. Gil l'insulte. Il frémit. Alors, elle jette sa pantoufle dans le lavabo et plonge sous les draps. Elle donne des coups de poings rageurs dans l'oreiller.

Enfin calmée, elle éteint la lumière. Elle étend son corps le plus possible, cherchant à atteindre le bois du lit avec son orteil. Elle soupire bruyamment. Elle baille bruyamment. Puis, à tâtons, elle cherche le bouton du transistor. Attrape ensuite le casque, met les petites boules contre ses oreilles et ferme les yeux.

Tudieu ! Dans ce noir absolu elle entend maintenant un vieux monsieur qui pérore sur la philosophie Kantienne. Gil ne s'intéresse qu'à sa voix. Elle se passionne bêtement pour ces inflexions grasseyantes sans se soucier du reste. C'est fou ce qu'une voix sans visage peut trahir de choses intimes et fugaces, se dit-elle absolument ravie. Le vieil universitaire qui est peut-être mort (à cette heure-ci on a droit à des rediffusions souvent anciennes), le vieil universitaire est aux anges. Il a lâché la bride à la pédanterie et la pédanterie galope comme une cavale en liberté. La Raison Pure est peut-être définie à la perfection, mais Gil n'en a cure. Elle rêve...

Elle imagine tout ce qu'il y a autour de cette voix : une petite moustache grise, un dentier, une boîte de cachous et un pantalon à rayures. Subrepticement le sommeil s'est approché. Maintenant il s'assied sur l'oreiller, il dispense au-dessus des cheveux de Gil quelques caresses immatérielles, quelques passes magnétiques dont il est seul à connaître les effets. Il fait alliance avec Kant. Il se niche dans la voix tremblotante et peu à peu... peu à peu... il étouffe l'orateur. Gil perd délicieusement conscience. Entend-elle encore ou n'entend-elle plus ce verbiage ? Les mots frappent son tympan à la façon d'un petit orchestre de village un soir de fête locale. On les perd. On les retrouve. Ils n'ont plus de consonance précise. Ils forment une sorte de procession et bien fou serait celui qui tenterait de les attraper. Ils s'égaillent... ils s'engloutissent... ils resurgissent... ils s'évanouissent encore... On les sait à l'oreille avec une merveilleuse paresse. On

s'attendrit à leur petit galop. On est bien. Kant est mort. Je vais mourir. Je veux mourir.

Mais le sommeil n'a rien à voir avec la mort. Le sommeil, dans le meilleur des cas, est un oiseau. Un oiseau apprivoisé qui va nous emporter, haut, très haut. Le sommeil est vivant. Il est pourvoyeur de béatitude. Je veux qu'il entre en moi et sentir jusqu'au bout de mes doigts ses effets délicieux. Je veux boire le Léthé. Je veux jouer à mourir, sans mourir.

- Sommeil ! Viens !... Viens !...

Aïe ! le sommeil déteste qu'on l'appelle ! Il était prêt, il le jure. Il s'était faufilé dans la voix du vieillard et il était entré dans l'oreille de Gil. Si Gil avait perdu le fil de la Raison Pure c'est bien parce qu'il plongeait déjà dans son corps par ce petit canal sombre lubrifié de cérumen ! Il s'apprêtait à lâcher son nectar, là, dans ce puits paresseux si proche du palais des rêves et patatras ! Voilà qu'on insulte son bon vouloir ! Comment ? Tu n'es pas au rendez vous ? Etc... Il y a toujours ce vieux barbon qui pérore et moi, Gil, je n'en peux plus d'entendre ça. C'est idiot d'écouter la radio. La radio vous berce, c'est vrai. Mais quand vous êtes mûr, mollement alanguï, quand vous êtes sur le point de sombrer, crac ! La radio vous agrippe. Elle vous maintient sur la margelle et vous découvrez que vous avez simplement failli tomber dans le puits. Zut et zut !

Gil renifle. Elle éteint le transistor, ôte les écouteurs qui glissent dans les plis de l'oreiller.

Elle est furieuse. Elle garde les yeux ouverts. Elle cherche activement tout ce que l'obscurité laisse entrevoir : le cadre de la fenêtre, l'effet de lumière dans les feuillages de l'arbre. Les beaux phosphènes d'or qui avaient peuplé sa somnolence ont déserté cet espace carcéral où elle gît maintenant le corps tendu. Elle éprouve une souffrance aiguë qui ressemble à de la haine. Haine de qui ? Haine de quoi ? Haine du sommeil, bien sûr. Car le sommeil est toujours là dans la chambre. Il va, il vient, il vous frôle, il vous échappe. Il se moque, et vous perdez à jamais le sens des choses, le droit-fil, l'aplomb, la bonne continuité de l'existence. C'est à devenir fou.

Hola ? Qui va là, dans le noir ? Qui va là ?

C'est Dulle Griete ! Dulle Griete en plein sabbat ! Je la vois. J'entends ses pieds pointus marteler le sol ! Sa jupe grise frôle les meubles ! Son épée se pointe sur tout et n'effleure rien ! Haines et monstres l'entourent de toute part ! Dulle Griete ! Réminiscence ? Réminiscence ou cauchemar ?

Gil a failli hurler, mais elle se tait. Elle se dit, elle se répète de façon mécanique toujours la même chose : pourquoi vivre ? pourquoi vivre puisqu'il faut mourir ? Ce sont les paroles de la nuit, celles que vous livre le silence. Il faudrait commencer par la mort. Mourir d'abord, et ensuite vivre. Ce serait tellement plus facile. Inepties de la nuit...

Géniales inepties...

Une fois encore elle allume la lampe, mais c'est un geste définitif. Elle ne l'éteindra qu'à la naissance du jour. Elle se lève. Elle va, elle vient dans cette chambre que Dulle Griete a désertée. Elle emprisonne son front dans ses mains d'un geste théâtral. Non, ce n'est pas Margot la Folle ! C'est Gil la folle et puis voilà ! Qui le saura ? Gil peut tout se permettre. Absolument tout. Casser la lampe. Gémir comme une bête en rut. Dire n'importe quoi. Tout ce qu'elle fait en ce moment est gratuit gratuit gratuit. Mais est-ce bien sûr ?

Elle va à la fenêtre. Heureuse d'être nue et bien visible, grâce à la lumière de la lampe de chevet, justement.

Elle allume une cigarette et observe l'arbre d'un air provocant, Elle fume à toute vitesse, envoyant d'épaisses bouffées bleuâtres vers les branches immobiles.

Elle jette son mégot dans le jardin et se désintéresse ostensiblement du vif tracé rosé et lumineux, incendiaire peut-être, qui va se perdre dans les buissons.

Elle revient vers le lit. Elle se glisse dans les draps avec des gestes très lents, très mesurés.

Parjure, elle éteint la lampe.

novembre 1997